

Philosophie des marges littéraires : l'écriture du dehors

Laurent Mattiussi

▶ **To cite this version:**

Laurent Mattiussi. Philosophie des marges littéraires : l'écriture du dehors. P. Forest, M. Szkilnik. Théorie des marges littéraires, Cécile Defaut, pp.59-72, 2005. hal-00946784

HAL Id: hal-00946784

https://univ-lyon3.hal.science/hal-00946784

Submitted on 14 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Philosophie des marges littéraires : l'écriture du dehors

Laurent Mattiussi
Université Jean Moulin—Lyon 3

La topographie de la marge définit un espace principal et la bordure qui lui est attachée, qui en dessine le dehors, mais un dehors relatif au dedans qu'il prolonge. Un « marginal » est peut-être un asocial, il n'est pas complètement étranger au corps social : errant dans ses parages, il le trouble. La ligne de démarcation entre la marge et l'espace central qu'elle circonscrit et dont elle est solidaire est invisible : elle les associe autant qu'elle les distingue. Se situer en marge d'un lieu ne consiste pas à rompre avec lui sans retour, mais à prendre du recul pour l'envisager sous l'angle de l'autre. Aussi les marges littéraires sont-elles un dehors qui tend à devenir un dedans, à être réintégré dans le grand texte interminable de la parole universelle.

On retiendra deux modalités de cette intériorisation. En premier lieu, les marges de la littérature — car ces marges, en l'occurrence ne sont pas littéraires —, instituent la littérature comme domaine de référence, autour duquel viennent se disposer dans un rapport d'échange les autres formes d'expression, les arts, les savoirs. Tout vient se prendre dans le réseau du discours littéraire, y compris la littérature elle-même, lorsqu'elle se fait critique. La littérature confine à l'esthétique générale chez les premiers romantiques allemands ou chez Mallarmé, qui, outre les lettres, invoque la musique, la peinture et la danse. Réciproquement, la littérature entre dans le champ des disciplines voisines ou plus éloignées d'elles. Dès l'origine, elle est un objet pour la philosophie.

L'écrivain et le spécialiste de la littérature empiètent sur les marges de la littérature ainsi comprises. Ils empruntent au dehors, surtout à l'esthétique, aux sciences humaines, des concepts, des méthodes, des modèles qui les aident à produire ou à élucider le texte littéraire. Ils mettent en œuvre une démarche proche de ce que Derrida nomme une « logique de la marge »[1]. Cette formule désigne le geste philosophique qui consiste à étendre indéfiniment les compétences de la philosophie

[1] Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, Les Éditions de Minuit, 1972, p. XIX.

en englobant toujours plus largement ce qui la déborde, à « assigner un lieu non philosophique, un lieu d'extériorité ou d'altérité depuis lequel on puisse encore traiter *de la philosophie* »[2]. Ce projet classique de la philosophie reste un discours philosophique sur ce qui n'est pas philosophique. Derrida pratique un recours différent à la marge. Il tente de remettre la philosophie en question à partir de ce qui n'est pas elle. Tout en demeurant dans le champ philosophique, il saute hors de la philosophie et se rend comme étranger à elle, en vue d'ôter à ses catégories leur familiarité assoupissante. Derrida entend ainsi contester la philosophie, la déconstruire à partir de ses dehors. L'un de ces dehors est la littérature. Alors, l'écriture littéraire n'est plus seulement un objet pour le philosophe. Elle devient productrice de concepts, ou plutôt, elle fournit le détour grâce auquel les concepts philosophiques ne seront pas forcément disqualifiés, mais du moins inquiétés.

Le littéraire risque de juger cette approche étrangère à ses préoccupations. Son objectif n'est pas de chercher chez les écrivains des occasions d'ébranler la métaphysique. La réflexion de Derrida n'en est pas moins exemplaire par la place qu'elle accorde à la notion de marge. *Marges de la philosophie* est l'un des lieux où s'illustre « le grand travail de *décentrement* qui définit notre modernité »[3], comme l'œuvre de Foucault et celle de Lévi-Strauss. La nécessité de se comprendre, d'atteindre à ce redoublement lucide qu'est la conscience de soi exige le détour par l'altérité, par le dehors, mais, dans un sursaut de suspicion dirigée contre soi, l'ironie romantique triomphe de la dialectique hégélienne. Il ne s'agit plus seulement pour l'esprit de se saisir à travers ses œuvres extérieures et de s'y accomplir mais de se remettre en cause jusqu'en ses propres fondements. Le dehors n'est plus, comme chez Hegel, le triomphe de la raison réalisée dans ce qu'elle a produit, mais l'autre que soi, l'étrangeté prochaine qui n'est pas reflet mais repoussoir, celui des sociétés archaïques, des cultures extra-occidentales, de la folie, de la littérature. La notion de marge implique ainsi la « médiation » et la « communication »[4] avec un espace différent mais contigu. L'appel impérieux du dehors décentre les certitudes dominantes mais la marge ne reste pas une extranéité. On se l'approprie, on l'intériorise, on adopte sa perspective pour en diriger contre soi les vertus dissolvantes. En acceptant la sortie hors du lieu commun et le risque de se laisser habiter par le dehors, on ménage en soi le champ d'un recul, on creuse un écart de soi à soi, on se décale en marge de soi.

L'intériorisation des marges littéraires en sa seconde modalité se produit quand la littérature elle-même est conçue essentiellement comme dehors, comme lieu de la marge. « Je trouve que quand on réfléchit sur un problème, on devrait le faire en dehors de sa profession, se tenir tout à fait en marge. »[5] Comme beaucoup d'écrivains, Cioran

---

[2] *Ibid*., p. III.

[3] Thierry Marchaisse, in François Jullien et Thierry Marchaisse, *Penser d'un dehors* (La Chine) : *Entretiens d'Extrême-Occident*, Éditions du Seuil, 2000, p. 5.

[4] Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, *op. cit.*, p. IV.

[5] Emil M. Cioran, *Œuvres*, Gallimard, coll. « Quarto », 1995, p. 1758.

revendique un statut de « marginal »[6]. Il est significatif que son glossaire fasse voisiner la marginalité et la mélancolie, c'est-à-dire « le sentiment que l'on n'appartient pas à ce monde »[7]. Qui écrit est habité par une insatisfaction foncière. Il oscille entre le souvenir et le souhait. Il sous-entend que la réalité n'est plus pour lui ce qu'elle était ou qu'elle n'est pas encore ce qu'elle devrait être. Harry Haller, le narrateur à qui son auteur, Hermann Hesse, prête ses initiales pour en faire son double, déclare : « Je vis […] en marge de tout [*am Rande*] »[8]. Il se définit aussi comme « un vieux monsieur pas content [*unzufriedenen*] »[9]. Le narrateur de Proust se tient dans la marge. Il préfigure le Malone de Beckett mourant dans son isolement radical : « moi l'étrange humain, qui en attendant que la mort le délivre, vit les volets clos, ne sait rien du monde, reste immobile comme un hibou »[10]. Quant à Valéry, il est l'écrivain de la soustraction spontanée : « moi-même, le en dehors instantanément de tout ce qui se jette devant lui-même. »[11] On dira que ces auteurs ne représentent pas toute la littérature, que la généralisation n'est guère légitime, que la propension à se retirer dans les marges est très neuve. Elle est très ancienne. Littérature et philosophie, comme toute parole essentielle, ont dès l'origine vocation à occuper l'espace de la marge.

Hamlet, grand ancêtre romantique, se tient à l'écart. Ce héros de la mélancolie est un descendant d'Ulysse. Rien de décisif ne peut avoir lieu tant que Claudius n'envoie pas son neveu se faire assassiner en Angleterre et que Hamlet ne revient pas par miracle de cette expédition manquée. Le détour par le dehors de la tribulation maritime est nécessaire, non pour reconquérir Ithaque et le lit conjugal, mais pour se perdre. Le mélancolique peut désormais quitter ce monde, il le voulait. Ulysse est « marginal » à un double titre. Il passe une partie de sa vie dans les marges de sa patrie, il revient sous les traits d'un mendiant, qu'il est périlleux de maltraiter, car le gueux peut être un dieu déguisé qui vient éprouver les hommes. Il incarne l'intrusion d'un ailleurs, à la fois très proche et très lointain, l'écart de la transcendance dans l'humain. Socrate, qui associe pensée critique et position marginale, est aussi une manière d'Ulysse. L'« errance » qu'il évoque au cours de son procès, certes, n'excède guère les limites d'Athènes et c'est à celle d'Hercule qu'il la compare[12], mais il se glorifie de son « extrême pauvreté »[13]. Il y a

---

[6] *Ibid*.

[7] *Ibid*., p. 1759.

[8] Hermann Hesse, *Le Loup des steppes* in *Romans et nouvelles*, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1999, p. 1003.

[9] *Ibid*., p. 1008.

[10] Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, GF-Flammarion, 1987, t. 2, p. 150.

[11] Paul Valéry, *Cahiers 1894-1914*, Gallimard, 2003, t. IX, p. 194.

[12] Platon, *Apologie de Socrate* 22a, trad. L. Brisson, GF-Flammarion, 1997, p. 93.

[13] *Ibid*. 23b, p. 95 ; cf. 31c, p. 111.

aussi du Hamlet dans ce héros magnifique de la résistance solitaire. Présentant *Le Banquet*, Pierre Boutang évoque le « rôle en marge de Socrate » dans le dialogue[14]. Sa traduction rend par le terme « excentricité » la singularité du personnage[15]. Socrate est en marge de l'humanité : « il y a chez Socrate quelque chose qui le distingue de la plupart des hommes. »[16] Socrate est en marge de la politique : « Voilà ce qui s'oppose à ce que je me mêle des affaires de la cité »[17]. Son démon, qui le retient, maintient Socrate en marge de lui-même, le soustrait à soi et lui fait jeter à la face de ses concitoyens : « j'obéirai au dieu plutôt qu'à vous »[18]. Socrate n'en est pas moins « attaché à la cité par le dieu, comme le serait un taon au flanc d'un cheval »[19]. Socrate n'est ni dans le corps social ni hors du corps social. Il est en marge, en tant que médiateur d'un dieu.

Diogène est un autre Socrate, dévergondé, excentrique, clochard, à la Beckett. Il occupe une position à la fois inaugurale et marginale dans un « Prologue » de « l'autheur » qui le choisit pour son médiateur. La scène se passe pendant le siège de Corinthe par Philippe de Macédoine. Tandis que chacun s'active pour défendre la cité, Diogène s'installe à l'écart. Il s'aménage un espace « hors la ville »[20] afin de manier librement son tonneau, faute de quoi, feint-il de craindre, il serait tenu par ses concitoyens pour « seul cessateur et ocieux [en repos et inactif] »[21]. Diogène se livre alors à une démonstration étourdissante d'ironie et de parodie. Dans un paroxysme de gesticulation désordonnée, il soumet son tonneau à un déchaînement de mouvements frénétiques. Le texte est organisé de manière à rendre évident le parallélisme avec l'agitation des corinthiens occupés à soutenir le siège. En bringuebalant son tonneau vide, Diogène manifeste l'inanité d'un engagement mécanique au service de la guerre. Or Diogène est une image de l'auteur, dont le discours propre, après l'anecdote, commence par cette formule : « Je pareillement »[22]. Le héros de la marge est une figure de l'écriture.

Le raccourci de Rabelais à Nietzsche, qui participa au conflit de 1870, ne paraîtra peut-être pas incongru, si l'on écoute le philosophe décrire sa situation, alors qu'il rédigeait *La Naissance de la tragédie* : « Pendant que déferlait sur l'Europe le

---

[14] Platon, *Le Banquet*, Hermann, 1972, p. 17.

[15] *Ibid*. 221d, p. 109.

[16] Platon, *Apologie de Socrate* 34e-35a, *op*. *cit*., p. 116.

[17] *Ibid*. 31d, p. 111.

[18] *Ibid*. 29d, p. 108.

[19] *Ibid*. 30e, p. 110.

[20] François Rabelais, *Le Tiers Livre*, GF-Flammarion, 1993, p. 40.

[21] *Ibid*., p. 41.

[22] *Ibid*.

tonnerre de la bataille de Woerth, quelque part dans un coin des Alpes, le songe-creux et l'amateur d'énigmes à qui est échue la paternité de ce livre était assis, tout à ses songeries et à ses énigmes, et donc à la fois très soucieux et très insouciant, à noter ses pensées sur les *Grecs* »[23]. De fait, l'œuvre est « très "inactuelle" »[24]. Elle se réfère à un ailleurs spatial et temporel, la Grèce, qui n'en constitue pas moins un enjeu crucial pour le présent. Malgré la distance dans le temps et dans le ton, Rabelais et Nietzsche évoquent de manière analogue la vocation marginale de l'écrivain et du penseur. Leur marge n'est pas un dehors absolu, mais un recul, une frange qui autorise à la fois l'insouciance et le souci, le retrait et l'engagement : un non-agir actif. Si l'écrivain se démarque de ses concitoyens, il écrit pour eux, contre eux. Puisque à ses yeux ils se sont fourvoyés, il tente, avec un « air à côté »[25], de faire entendre une voix salvatrice pour temps de crise.

L'espace littéraire est celui de la marge. « La littérature […] dépasse le lieu et le moment actuels pour se placer à la périphérie du monde »[26]. La poésie « toujours restera exclue »[27]. Certains écrivains adoptent une stratégie narrative qui leur permet de décaler l'origine de leur parole. L'inactualité est un thème d'abord explicite, qui se perpétue souterrainement dans l'œuvre de Nietzsche. Son porte-parole, Zarathoustra, est une figure improbable qui appartient à un non-lieu et à un hors-temps. Le personnage se tient en marge des hommes, comme demeure en marge de la philosophie et de la littérature, d'après son sous-titre, ce « livre qui est pour *tous* et qui n'est pour *personne* ». L'auteur le sait : « Cette œuvre forme un tout bien à part. »[28] De même y a-t-il toujours une raison de penser qu'un écrivain est « un être à part »[29], comme Socrate. Dans l'un des premiers romans où la littérature se remet elle-même en question, le voyage de Jacques et de son maître n'est que prétexte à une série de récits. Jacques raconte et son maître l'incite à raconter. Les deux personnages sont ainsi les principaux relais de l'instance narratrice. Or d'emblée, ils se situent dans un non-lieu : « D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on

---

[23] Friedrich Nietzsche, *Essai d'autocritique*, trad. P. Lacoue-Labarthe, in *La Naissance de la tragédie*, Gallimard, coll. « Folio essais », 1992, p. 11.

[24] Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*, trad. J.-C. Hémery, Gallimard, coll. « Folio essais », 1997, p. 139.

[25] Stéphane Mallarmé, *Accusation* in *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003, t. II, p. 246.

[26] Maurice Blanchot, *La Part du feu* (1949), Gallimard, 1997, p. 326.

[27] Stéphane Mallarmé, *Étalages* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 221.

[28] Friedrich Nietzsche, *Ecce Homo*, *op. cit*, p. 166.

[29] Stéphane Mallarmé, *Solennité* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 200.

va ? »[30] Jacques est identifié à Socrate par son maître : « Socrate fit comme vous venez de faire ». Cette identification amène la conclusion : « le rôle de sage est dangereux parmi les fous. »[31] Le personnage marginal devient référence, si ce n'est modèle. Les rôles respectifs du centre et de la périphérie s'inversent. Socrate demeure en marge de la cité parce que la cité reste étrangère à la sagesse socratique. Si « la poésie ne se joue que là où se désigne, à la limite de toute limite, encore un pouvoir d'exclure et de s'exclure »[32], c'est qu'elle n'est pas seulement marginalisée mais aussi capacité inépuisable de marginalisation.

La littérature et le réel se compénètrent par l'échange de leur marginalité réciproque. Le réel hante les marges de la littérature, comme la littérature vagabonde dans les limbes du réel. « L'œuvre n'est pas tout à fait indépendante. Elle ne prend toute sa valeur que parce qu'elle pénètre dans la réalité qu'elle exprime, la laisse entrer dans ses propres marges, entretient avec elle des rapports d'un caractère magique. »[33] Cette corrélation entre l'écriture comme dehors du monde et le monde comme dehors de l'écriture conduit à une théorie de la communication marginale, déjà esquissée par Goethe : « Qui veut faire quelque chose pour le monde ne doit pas frayer avec lui »[34]. La formule conduit au paradoxe : « la littérature la plus dégagée est en même temps la plus engagée »[35], à cette sublime parole mélancolique, hamlétique, d'un Ulysse en partance, immobilisé au large de sa patrie, comme le cygne de Mallarmé dans la candeur d'une marge glacée : « Le rapport juste au monde est le détour, et ce détour n'est juste que s'il se maintient, dans l'écart et la distance, comme mouvement pur de se détourner. »[36] La soustraction marginale demeure double potentialité irréalisée, élan déchiré d'un Orphée appelé par la nuit, le regard encore orienté par la lumière. La liberté, pour le héros du *Sursis*, le roman de Sartre, ne serait pas sans analogie avec ce recul inabouti. « Elle est la distance imperceptible qui le sépare de toutes choses, la marge inappréciable à partir de laquelle elles se montrent et qui ne peut jamais être comblée. »[37] L'esthétique de la marge confine à une éthique réservée du rapport sans rapport avec le monde.

---

[30] Denis Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 2000, p. 43.

[31] *Ibid.*, p. 122.

[32] Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 80.

[33] Maurice Blanchot, *Faux pas* (1943), Gallimard, 1997, p. 265.

[34] Cité par Christophe Bident, *Maurice Blanchot partenaire invisible*, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 219.

[35] Maurice Blanchot, *La Part du feu*, *op. cit.*, p. 101.

[36] Maurice Blanchot, *L'Amitié*, *op. cit.*, p. 194.

[37] Maurice Blanchot, *La Part du feu*, *op. cit.*, p. 195.

Le romantisme est une éthique de la marginalité sociale, mais avec lui commence aussi une pensée de la marge qui continue de produire ses effets et qui est d'abord une stratégie du sens, une esquive du « sens trop précis »[38]. Quand Mallarmé désigne certains de ses poèmes comme des « pièces jetées plutôt en cul-de-lampes sur les marges »[39], il avoue son impuissance à écrire des chefs-d'œuvre, mais surtout une double défiance vis-à-vis du langage : il annule la dimension discursive de l'écriture en l'assimilant à l'ornemental, au non verbal, et il tend à décaler hors du texte le lieu authentique de la poésie. Son art du graphisme marginal annonce celui de Derrida : « les "livres" dans les marges et entre les lignes desquels je dessine et déchiffre un texte qui est à la fois très ressemblant et tout autre »[40]. *Circonfession* décrit aussi sa courbe « dans une sorte de marge intérieure »[41]. Le rêve d'assigner l'écriture au pur espace de la marge est le rêve de dire sans dire, de soustraire à la crudité inflexible du langage le secret intérieur qui aspire à l'expression.

La marge, le blanc, est d'abord dans les lettres la pause de l'expression, comme le soupir en musique, parenthèse, *épokhè*, suspens, où le sens se retire en silence pour se soustraire à la clôture du concept. La marge fixe la limite salutaire du flux discursif. Ici, Blanchot réunit Mallarmé et Socrate[42], le maître du dialogue. « Questionnant, il interrompt et s'interrompt sans cesse, donnant forme ironiquement au fragmentaire »[43]. L'écriture du fragment est l'écriture de la discontinuité, qui ramène fréquemment la bordure du texte : « le blanc revient »[44], comme entre les strophes et les poèmes. Le fragment s'apparente au dialogue en tant qu'art de la parole en pointillé. C'est aussi un art du hors-texte. « Le fragment figure […] le hors-d'œuvre essentiel à l'œuvre […]. Le fragment romantique […] inscrit sa pluralité comme exergue de l'œuvre totale, infinie. »[45] Le fragment est ainsi « en marge ou en retrait d'un discours supposé

---

[38] Stéphane Mallarmé, « Toute l'âme résumée… » in *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1998, t. I, p. 60.

[39] Stéphane Mallarmé, « Bibliographie » de l'édition Deman in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I, p. 46.

[40] Jacques Derrida, *Positions*, Les Éditions de Minuit, 1972, p. 12.

[41] Geoffrey Bennington et Jacques Derrida, *Jacques Derrida*, Éditions du Seuil, coll. « Les contemporains », 1991, p. 5.

[42] Maurice Blanchot, *La Part du feu*, *op. cit.*, p. 35.

[43] *Ibid.*, p. 107.

[44] Stéphane Mallarmé, *Le mystère dans les lettres* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 234.

[45] Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire*, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1978, p. 68-69.

achevé »[46]. Les dialogues socratiques de Platon sont le versant exotérique, le dehors de son œuvre. Du noyau intérieur, ésotérique, des arcanes de l'Académie, on ne sait rien.

Par un curieux lapsus de l'histoire littéraire, « Un coup de Dés… » est l'objet d'un différend entre Valéry et une revue qui a l'audace de se nommer *Les Marges*[47]. L'agencement des marges est la grande affaire de Mallarmé. Il conçoit une correspondance entre l'espace vacant qui précède le texte imprimé et l'intériorité la plus reculée du lecteur, sa marge intime. « Appuyer, selon la page, au blanc, qui l'inaugure, son ingénuité, à soi »[48] est le rite initial de la lecture. Que le poème se donne « parmi les marges et du blanc »[49] est une évidence, mais le souligner rappelle que le discours poétique disparaît dans un au-delà : « la parole […] attend sa propre mise à mort qu'elle demande dans les marges du poème à un silence imaginaire. »[50] C'est « le poème tu, aux blancs »[51]. La poésie comporte toujours une part de pensée implicite, métaphoriquement reléguée dans les marges. « L'armature intellectuelle du poème se dissimule […] dans l'espace qui isole les strophes et parmi le blanc du papier »[52]. La marge est ainsi le lieu de la « blancheur sibylline »[53], oraculaire ou prophétique, place assignée à une révélation tacite, à l'excès de sens qui déborde le langage, même poétique. Ce n'est pas que la poésie ne saurait tout dire, mais parce qu'elle signifie de manière indirecte, en suggérant, en indiquant, elle doit trouver un prolongement, peut-être un aboutissement, dans le silence, la marge où puissent se dissiper, en s'élargissant, ses sous-entendus.

Quand elle n'entoure pas la page imprimée, la marge est la « lacune »[54] qui sépare les fragments, les poèmes, les strophes ou les versets, le « vaste blanc » dont use Péguy : « on était invité à voir dans cette absence de texte la présence d'un mystère encore inaccessible, une place vide laissée pour une révélation. »[55] Michel Leiris identifie dans une image les deux modalités de la marge : celle, extérieure, qui borde le

---

[46] Maurice Blanchot, *L'Écriture du désastre*, Gallimard, 1980, p. 203.

[47] Paul Valéry, *Œuvres*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, t. I, p. 622-630.

[48] Stéphane Mallarmé, *Le mystère dans les lettres* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 234.

[49] Stéphane Mallarmé, *Étalages* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 220.

[50] Maurice Blanchot, *Faux pas*, *op. cit.*, p. 161.

[51] Stéphane Mallarmé, *Crise de vers* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 211.

[52] Stéphane Mallarmé, « Sur la philosophie dans la poésie » in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 659.

[53] Stéphane Mallarmé, *Don du poème* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I, p. 17.

[54] Stéphane Mallarmé, *Prose* in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I, p. 29.

[55] Maurice Blanchot, *Faux pas*, *op. cit.*, p. 319.

texte et celle, intérieure, qui l'aère. « Le mystère — si l'on veut à tout prix, pour les besoins du discours, donner une figure à ce qui, par définition, n'en a pas — peut être représenté comme une marge, une frange qui cerne l'objet, l'isolant en même temps qu'elle souligne sa présence, le masquant en même temps qu'elle le qualifie »[56]. Figurer ce qui échappe à toute représentation, telle serait la possibilité ultime de la marge. Pour comprendre ce qui est en jeu dans les avatars les plus récents de ce motif, on ne peut éviter de passer « par une forme de pensée dont la culture occidentale a esquissé dans ses marges la possibilité encore incertaine », surgie, « aux confins du christianisme […], sous les formes d'une théologie négative. »[57] Dans cette perspective, le néant est la face alternative du divin dont il n'y a rien à dire, puisqu'il échappe à la raison et au discours. Il n'en reste pas moins impératif d'exposer qu'il n'y a rien à en dire. Parler pour exprimer le rien qui ne saurait se dire ressemble à parler pour ne rien dire. Ici, la pensée de la marge vide atteint le bord du bavardage. Le péril qui la guette est d'y sombrer.

Blanchot radicalise la pensée mallarméenne de la marge. Il s'éloigne de Mallarmé dans la mesure où ce dernier « demande au blanc de la page blanche, à la marge encore intacte, une représentation matérielle du silence. »[58] Le silence tel que Blanchot le conçoit n'est pas dans la marge, il est l'ultime référent des mots. Il s'apparente au neutre, que Blanchot évoque en des termes caractéristiques d'une théologie négative : « *Le neutre est […] non seulement dépourvu de sens propre et même d'aucune forme de positivité et de négativité, mais ne laissant ni la présence ni l'absence le proposer avec certitude à quelque expérience que ce soit, fût-ce celle de la pensée. Et cependant toute* rencontre*, celle où l'Autre […] oblige la pensée à sortir d'elle-même […] est déjà marquée, frangée de neutre*. »[59] La pensée du neutre reste liée à une pensée de la marge en tant qu'elle est le lieu du *neuter*, du « ni l'un, ni l'autre » propre à la théologie négative. La marge neutre est la limite extérieure du discours, que le discours n'atteint jamais mais qu'il vise toujours. Aussi produit-elle ses effets dans le discours. Elle est aussi le dehors intérieur, le champ du recul indéfiniment ouvert derrière l'écrivain, où il doit se soustraire dès qu'il vient de se plier à la nécessité d'une expression positive. En tant qu'elle est positive, cette expression est aussitôt vouée à se contester elle-même, à se corriger indéfiniment, dans l'élan interminable qui la porte vers ce qui ne se peut exprimer.

Le « il » est la figure du neutre. Blanchot le localise sur un « bord » qui est une métaphore de la marge : « il : au bord de l'écriture ; transparence, en tant que telle, opaque ; portant ce qui l'inscrit, l'effaçant, s'effaçant en l'inscription, l'effacement de la

---

[56] Cité par Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, *op. cit.*, p. XVII-XVIII.

[57] Michel Foucault, « La pensée du dehors », *Critique* n° 229, juin 1966, p. 525-526. Repris dans *Dits et écrits*, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, t. I, p. 549.

[58] Maurice Blanchot, *La Part du feu*, *op. cit.*, p. 43.

[59] Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 450.

marque qui le marque ; neutre sous l'attrait du neutre au point de paraître dangereusement le fixer et […] de paraître nous tenter d'avoir rapport avec ce qui s'exclut de tout rapport et qui pourtant ne s'indique absolu que sous le mode relatif »[60]. La marge, le neutre, est, comme dans la théologie négative, l'horizon d'un discours désespéré, voilant ce qu'il révèle, révélant ce qu'il voile. Il tente d'approcher l'inaccessible, de soumettre à un rapport quelconque d'appréhension l'absolu qui par définition échappe à toute relation avec autre chose que lui, et qui ne peut être indiqué que par une parole apte à se supprimer au fur et à mesure qu'elle se profère : « il, un mot de trop, que par ruse nous situons au bord de l'écriture ». Cette fascination du neutre, du il, fait de la marge le lieu ultime d'une expérience existentielle traduite dans l'écriture. « Non-présent, non-absent ; il nous tente à la manière de ce que nous ne saurions rencontrer que dans les situations où nous ne sommes plus : sauf — sauf à la limite ; situations qu'on nomme "extrêmes", à supposer qu'il y en ait. »[61] La mort est une telle expérience de la limite : le dernier instant, celui où l'homme cesse d'exister, appartient encore à son existence et lui est déjà étranger, car au moment de la mort s'éteint aussi la conscience qui permet de saisir la mort.

Après la supposée mort de Dieu, les idolâtries les plus inattendues s'engouffrent dans la place libérée. Il est salutaire de suspecter le « culte de la marge »[62], de juger sévèrement « toutes les théologies négatives sans Dieu que l'époque a vues fleurir »[63], car ces apophases mimétiques, mécaniques, se tiennent sur le fil d'un nihilisme que conforte une lecture hâtive de Mallarmé et de Blanchot. « Rien » est le premier mot des *Poésies*. « RIEN N'AURA EU LIEU QUE LE LIEU » eût pu être le dernier, mot « nul », ultime « bibelot d'inanité sonore » laissant la marge inviolée. On ne saurait toutefois omettre la réserve, fût-elle elle-même réservée : « EXCEPTE à l'altitude PEUT-ETRE »[64]… Blanchot pousse-t-il le nihilisme à son terme, quand il évoque « la scène encore vide d'une action qui ne sera rien de plus que le vide manifesté » ? Conçoit-on une manifestation, une épiphanie du vide ? « C'est comme si le vide des mots vides, s'étant rendu en quelque sorte visible, donnait lieu au vide d'un lieu vide et produisait l'éclaircie. »[65] L'écho de la parole heideggérienne est ici perceptible : la trouée d'une « éclaircie », la réversibilité de l'être et du rien, qui suppose l'horizon d'une théologie négative. Dans les poèmes de Paul Celan, « où termes, phrases semblent […] environnés de blanc, […] ce blanc, ces

---

[60] Maurice Blanchot, *Le Pas au-delà*, Gallimard, 1973, p. 14.

[61] *Ibid*.

[62] François Jullien in *Penser d'un dehors…*, *op*. *cit*., p. 326.

[63] Bernard Sichère, « *Seul un Dieu peut encore nous sauver* » : *Le nihilisme et son envers*, Desclée de Brouwer, 2002, p 169.

[64] Stéphane Mallarmé, *Salut* in *Œuvres complètes*, *op*. *cit*., t. I, p. 4 ; « Un coup de Dés… », *ibid*., p. 384-386 ; lettre à Henri Cazalis du 18 juillet 1868, *ibid*., p. 732 ; « Ses purs ongles très haut… », *ibid*., p. 37.

[65] Maurice Blanchot, *L'Amitié*, *op*. *cit*., p. 148.

arrêts, ces silences ne sont pas des pauses […], mais appartiennent à […] une rigueur non verbale qui ne serait pas destinée à porter sens, comme si le vide était moins un manque qu'une saturation, un vide saturé de vide. »[66] La fascination pour l'espace vierge de la marge, où le rien est excès, par delà les parodies auxquelles elle donne lieu, n'est peut-être au pire qu'un symptôme de l'irrépressible. L'absence appelle la présence. Le tonneau de Diogène doit être inoccupé, « creux néant », pour devenir « musicien »[67], le tonneau de Diogène : un vide habité, animé, chantant, source d'inspiration, d'une *mania* plus loquace que l'ivresse procurée par le vin. Une conversion à l'être, restât-elle retenue, accompagne en contre-chant le détour par le néant. Le prisonnier libéré qui figure le philosophe dans la fameuse allégorie platonicienne est « tiré dehors »[68], mais il ne se cantonne pas dans ses confins. La marge au cœur, il rentre dans la caverne : il va écrire.

---

[66] Maurice Blanchot, *Une voix venue d'ailleurs*, Gallimard, coll. « Folio essais », 2002, p. 73.

[67] Stéphane Mallarmé, « Une dentelle s'abolit… » in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I, p. 42.

[68] Platon, *La République* 515e, trad. P. Pachet, Gallimard, coll. « Folio essais », 1993, p. 359.